Document généré le 4 juin 2025 23:51

Lurelu
La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse

Recueils et collectifs

Volume 17, numéro 2, automne 1994

URI : https://id.erudit.org/iderudit/12522ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)
1923-2330 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

(1994). Compte rendu de [Recueils et collectifs]. *Lurelu*, *17*(2), 24–25.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

l'histoire est en fait prétexte à montrer la reconstitution d'une famille. La mère rencontre un homme (qui a un fils) qu'elle intègre progressivement à la vie familiale. La chatte est le témoin privilégié de leur vie. Mais elle prend également part à l'action à sa façon car elle est aussi une héroïne : elle retrouve la bague que Roxane croyait s'être fait voler. En somme, ce qui n'aurait pu être que le récit banal de la reconstitution d'une famille est rehaussé par le point de vue d'un chat. Et cette narratrice-chatte est bien sympathique à travers ses vantardises, qu'on perce à jour facilement. L'humour jaillit ainsi de ce discours à double sens. À mon humble avis, il s'agit du roman jeunesse le plus réussi que l'auteur ait écrit.

Édith Madore
Chercheuse en littérature de jeunesse

Jean-Louis Trudel
ALLER SIMPLE POUR SAGUENAL
Éd. Paulines, coll. Jeunesse-Pop,
1994, 144 pages.
13 ans et plus, 7,95 $

Entre le Québec et la planète Nou-Québec, il existe de ces liens qui ne sont pas sans rappeler ceux qu'entretenait la Nouvelle-France avec la mère patrie européenne. Colonisé par des Québécois remplis d'espoir et d'ambition, ce territoire aux conditions climatiques et aux caractéristiques géographiques similaires à celles du Québec est propice à de multiples aventures enlevantes.

Et pourtant... J'expliquerai brièvement mes réserves, car elles ne m'ont pas empêché d'apprécier à un degré notable cette œuvre de science-fiction. D'abord, le roman est truffé de références à l'écologie : faisons attention, les néo-saumons vont disparaître de la planète si les vilains pollueurs poursuivent leurs activités nocives; et comme les néo-Québécois ne se nourrissent que de cette denrée... Ce n'est pas tant les références à l'exo-écologie (pour employer un terme plus exact) qui irritent, car les problèmes d'environnement constituent le noyau du roman (si J.-L. Trudel supprime ces références de l'œuvre, toute intrigue s'évanouit). Il n'en demeurerait pas moins une prose solide et belle comme la vie, mais enfin... gardons pour plus tard les fleurs. Non, ce qui agace, c'est le ton parfois trop jésuite, parfois aussi trop maîtresse-d'école-de-rang employé par l'auteur. Voulant s'assurer que le message passe, M. Trudel en met un peu plus que le client veut s'en faire mettre dans l'oreille droite. L'autre objet d'irritation présent dans le roman a pour nom la psychologie des personnages (surtout celle des vilains). Toute en deux dimensions, elle semble aussi solide qu'une statue en carton fraîchement sortie du fleuve l'automne. Prenons comme exemple le louche ministre adjoint Campeau : il rappelle une imitation de quelqu'un imitant le vilain propriétaire du manoir que l'on croyait hanté dans un certain épisode de *Scooby-Doo*. La psychologie anorexique des personnages est certes la plus grande faiblesse de ce roman.

C'est d'autant plus malheureux que la prose descriptive de J.-L. Trudel est à point : allègre, claire, fluide et offrant un vocabulaire si précis que Nou-Québec et ses particularités nous apparaissent clairement définis. Le plus grand intérêt que puisse susciter ce roman est peut-être les descriptions de ce Nouveau Monde québécois. Le héros (Sylvain) et le lecteur se sentent en ce territoire à la fois familier et inquiétant comme un Français en visite au Québec, touriste qui ne cesse de s'étonner d'y retrouver sous des accents nouveaux son monde, et, ce qui est encore plus merveilleux, le monde oublié de ses ancêtres. Par exemple, Sylvain est amusé de voir que la coutume de la poignée de main, désuète et disparue sur Terre, subsiste tout simplement sur Nou-Québec. Finalement, *Aller simple pour Saguenal* est l'un des rares romans de S.F. jeunesse où l'arrière-plan scientifique soit si bien ancré dans une base solide. Les gadgets sont tout ce qu'il y a de mieux pensé et accroissent le plaisir de lecture de telle manière que les réserves émises face à l'œuvre paraissent moins radicales.

Simon Dupuis
Enseignant au collégial

Kess Vanderheyden
LA GUERRE DANS MA COUR
Illustré par Jocelyne Bouchard
Éd. du Boréal, coll. Boréal Junior,
1994, 116 pages.
8 ans et plus, 7,95 $

Pendant que les Allemands occupent leur maison, que les avions alliés passent bombarder l'Allemagne et que tout autour sévit l'occupation, des enfants s'inventent des jeux et apprennent la terre des hommes. Nous sommes en Hollande, en 1944.

Ce petit livre vit au gré des souvenirs qui restent cinquante ans plus tard. L'auteur se joue du temps, de la chronologie des faits pour ne retenir que les images.

Les personnages, autant amis qu'ennemis, semblent victimes d'un destin commun et ne nourrissent pas d'agressivité exagérée. L'envahisseur est aussi père de famille inquiet des siens. Les enfants jouent à la guerre et prennent un certain plaisir aux dangers de la résistance et aux inventions de fortune engendrées par la privation. Les parents sont des héros, des protecteurs et tous attendent impatiemment la libération.

L'écriture présente une syntaxe simple mais correcte. L'intérêt du texte vient davantage de l'émotion qui s'en dégage. L'illustration recrée l'atmosphère de l'époque.

On ne dénoncera jamais assez l'absurdité de la guerre. Ce petit livre le fait de façon discrète et efficace à travers la voix des enfants. C'est à lire.

Gilbert Plaisance
Bibliothécaire

RECUEILS ET COLLECTIFS

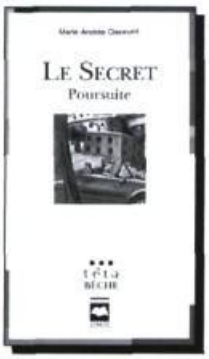
Marie-Andrée Clermont et Irina Drozd
LE SECRET
(COMPOSÉ DE *POURSUITE* ET DE *L'ENFANTE*)
Illustré par Stéphane Jorish et Mylène Pratt
Éd. Hurtubise HMH, coll. Tête Bêche,
1993, 54 pages.
13 ans et plus, 7,95 $

Monique Pariseau et Fatima Gallaire
L'AMI
(COMPOSÉ DE *LE MENDIGOT* ET DE *LE GEAI BLEU*)
Illustré par Bruno Saint-Aubin et Josée Morin
Éd. Hurtubise HMH, coll. Tête Bêche,
1993, 44 pages.
7 ans et plus, 7,95 $

Les Éditions Hurtubise HMH ont mis sur le marché la collection «Tête Bêche», innovatrice à plusieurs points de vue. Chaque volume réunit deux nouvelles illustrant le même thème et disposées tête-bêche : celle d'un Québécois et celle d'un francophone d'ailleurs (Europe, Afrique, Antilles...). Cette belle initiative a le mérite de nous faire découvrir des écrivains qui nous sont peu ou pas connus. De plus, elle incite à la confrontation des idées, des valeurs, des styles mais aussi à l'enrichissement culturel et langagier. Bravo ! Toutefois, il est à noter que la qualité de ces récits est très inégale, surtout du côté québécois. Voyez plutôt.

D'abord, «le Geai bleu», le texte de Monique Pariseau dans le livre *L'Ami*. Quel gâchis ! Sur un ton didactique à l'excès, l'auteure nous raconte l'amitié naissante entre deux jeunes enfants : Virgile, le Québécois pur-laine, et Manuel, nouvellement arrivé au pays. Cet apprivoisement mutuel

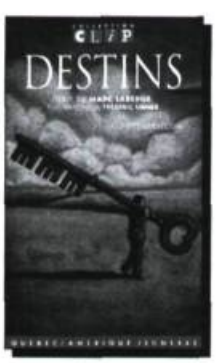
se fera par l'exploration de la flore et de la faune de notre belle forêt. Mais quelle redondance et mièvrerie ! «Manuel est triste. Il sent le chagrin prendre beaucoup de place dans son cœur.» (p. 28) Même si l'on s'adresse aux jeunes de sept ou huit ans, est-ce une raison pour devenir gâteux ? Les illustrations de Josée Morin collent malheureusement trop bien au ton : on jurerait un album à colorier des années soixante ! Il est pourtant possible de faire passer des émotions dans de courts textes : Fatima Gallaire y parvient dans «le Mendigot», texte très joliment illustré par Bruno Saint-Aubin.



Pour les treize ans et plus maintenant, «Poursuite», le texte de M.-A. Clermont sur le thème du *Secret*. Cette histoire d'amour mystérieuse entre une jeune femme, son soupirant qui la poursuit en voiture et sa sœur qui l'espionne et veut la protéger à tout prix nous réserve bien des revirements inattendus ! Un scénario de roman Harlequin, mais d'excellente qualité, mettant en scène des personnages à la psychologie fouillée, dans un style contemporain et près de nous. Bref, une nouvelle qui nous tient en haleine tout en s'attardant à la beauté de la «luminosité diaphane du crépuscule» montréalais. Stéphane Jorish a très habilement contribué, de par ses illustrations, au climat d'intrigues et de révélations, en précédant parfois le texte, mais sans en altérer l'efficacité.

Pierre-Greg Luneau
Enseignant au primaire

Marc Laberge
DESTINS
Éd. Québec/Amérique, coll. Clip,
1994, 108 pages.
[12 ans et plus], 7,95 $



Marc Laberge est avant tout conteur. Les contes québécois de ce recueil gardent toute la saveur de la langue parlée, racontée. Dans ses contes, l'auteur s'inspire largement de son vécu et des gens qui l'entourent. On a l'impression qu'il connaît intimement ses personnages aux surnoms évocateurs (Beurre noir, Zaphat, père Didace). Quelquefois, je revois certains oncles ou tantes dans ces personnages typiquement québécois.

Laberge s'inspire des traditions et de l'imaginaire québécois. Dans le premier conte, il nous explique comment se transmettaient les histoires dans le Québec rural d'autrefois. Les gens, assez éloignés les uns des autres, avaient peu de moyens de communication. On offrait volontiers l'hospitalité aux quêteux qui se promenaient d'un village à l'autre. Ces derniers, en échange d'un repas, donnaient des nouvelles, racontaient des histoires, chantaient des chansons. On retrouvait donc dans les maisons un «banc du quêteux».

Le conte que j'ai préféré s'intitule «Ma chasse-galerie», où le probable et l'improbable se confondent. Le jour de ses neuf ans, le père de Marc l'emmène pour la première fois dans le bois; ensemble, ils vont tendre des collets. Le jeune Marc découvre que son père est un être exceptionnel, qui connaît tout de la vie dans les bois. À la fin de la journée, ils assistent à un spectacle féerique : deux cents canards ont les pattes prises dans la glace d'un tout petit lac qui a gelé pendant que les bêtes dormaient. Le père se met à casser la glace autour du lac. Père et fils se retrouvent au milieu du lac lorsque les canards soulèvent la calotte de glace. Et voici les deux hommes s'envolant sur un morceau de glace ailé. Incroyable, mais quelle belle histoire de chasse-galerie.

Je n'ai pas bien saisi la symbolique des illustrations. Elles s'inspirent peut-être du titre de ce recueil en représentant l'homme, sa solitude face à son destin. On pourra se livrer à un petit jeu d'interprétation de ces trois illustrations.

Mireille Villeneuve
Animatrice en lecture

THÉÂTRE

Marie-Louise Guay
QUI A PEUR DE LOULOU ?
VLB Éditeur, coll. Théâtre pour enfants,
1994, 108 pages.
4-9 ans, 12,95 $

Qui a peur de Loulou ?, librement inspiré du conte *Le Petit Chaperon rouge*, a été écrit pour le théâtre de marionnettes. Marie-Louise Guay renverse ici les rôles et, par un procédé de théâtre dans le théâtre, fait se confondre le mythe et la réalité.

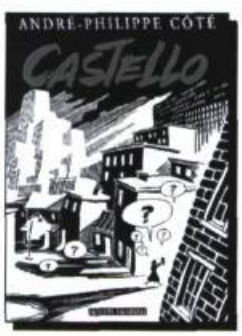
Loulou est une petite louve gentille qui n'a jamais eu d'amis et qui souffre profondément de la cruelle réputation dont est affligée sa race. Pour calmer sa solitude, sa mère lui raconte l'histoire du Petit Chaperon rouge. En parallèle, le lecteur découvre une joyeuse bande formée de personnages tout aussi mythiques (un petit cochon, un chat et une petite fille prénommée Simone) qui s'ennuient et se cherchent un jeu. Après quelques discussions sur le partage des rôles, ils choisissent de se déguiser pour jouer *Le Petit Chaperon rouge*. Le théâtre offre un magnifique prétexte de rencontre entre les deux univers. En fait, le véritable Petit Chaperon rouge de l'histoire, c'est Loulou, surprotégée par une mère qui redoute la forêt et les humeurs carnassières et mercantiles du chasseur.

J'avais déjà été conquise par la production du Théâtre de l'Œil. *Qui a peur de Loulou?* est un très beau conte contemporain qui soulève, tout en nuances, des débats d'actualité : qu'il ne faut pas se fier aux apparences, qu'il faut s'accepter dans nos différences et que l'Homme est souvent plus bête que la bête. Les dialogues sont amusants; pour tracer la psychologie des personnages-animaux, l'auteur emprunte des caractéristiques propres à l'enfance et s'amuse de ses contradictions. Quant au livre, puisqu'il est question d'édition, il est absolument magnifique; abondamment illustré par Marie-Louise Guay, qui a signé les maquettes des décors et des marionnettes du spectacle, il propose une mise en pages qui mêle agréablement esquisses et photos de production. Sans oublier la page couverture, tout à fait irrésistible par sa symbolique et ses couleurs, qui réaffirme le grand talent de Marie-Louise Guay.

Annie Gascon
Chroniqueuse de théâtre

BANDES DESSINÉES

André-Philippe Côté
CASTELLO
Éd. Falardeau
1994, 48 pages.
8,95 $



La bande dessinée québécoise sort enfin de son adolescence ! Les auteurs prennent de la maturité et de l'assurance. C'est le cas d'André-Philippe Côté qui présente ici son œuvre la plus aboutie. Normal, depuis le temps qu'il travaille et s'acharne à faire de la bande dessinée. Pas facile au Québec ! *Castello*, c'est une enquête dans le domaine de l'art moderne, une sorte de polar où les bandits sont des faussaires et des marchands d'art.

André-Philippe y va d'un style de dessin plus personnel, différent de celui qu'il réserve pour Baptiste, le clochard. Ainsi l'imaginaire gagne en effets et clins d'œil à l'art moderne. Il promène le lecteur à travers plusieurs niveaux de narration et pénètre dans la création même du peintre Castello, ce qui donne une atmosphère bizarre à l'album. Le graphisme étonne, déroute, mais surtout séduit.